

Hélas! Lamentation, nostalgie et... allégresse

Diane Laflamme, Ph.D.

Volume 18, Number 1, Fall 2005

Hélas, célébrer la mort!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1074306ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1074306ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laflamme, D. (2005). Hélas! Lamentation, nostalgie et... allégresse. *Frontières*, 18(1), 3–5. <https://doi.org/10.7202/1074306ar>

HÉLAS! LAMENTATION, NOSTALGIE ET... ALLÉGRESSE

Diane Laflamme, Ph.D.,
rédactrice en chef.

De nombreux textes inspirés par la production littéraire d'auteurs québécois, français ou britanniques se succèdent dans ce numéro à la recherche des multiples formes de célébration qui puisent une part de leur inspiration à même le thème de la mort. Est-ce à cause d'eux qu'a surgi sous mes doigts (pourtant rivés au clavier plutôt qu'à la plume des écrivains) ce mot au lourd passé littéraire: «Hélas!» Est-ce pour me complaire dans cette nostalgie que je me suis ensuite tournée vers le poète allemand Rainer Maria Rilke, à la recherche d'un accompagnement pour aborder le mot célébration qui revient en leitmotiv dans toutes nos rubriques, qu'il s'agisse de le congédier parce que la mort lui enlève sa place, ou de le convoquer pour nourrir dans les Amériques de nouveaux rituels au nord ou une fête ancestrale plus au sud?

J'ai effectivement trouvé chez Rilke le mot célébration:

Seul, l'espace de la célébration peut accueillir
La Lamentation [...]
L'allégresse *sait*, la nostalgie avoue,
seule, la Lamentation apprend encore;
(Rilke, p. 165)

Cet extrait, qui lie en une même fulgurance notre triple expérience de la lamentation, de la nostalgie et de l'allégresse, est tiré de l'un des sonnets que Rilke a écrits «comme monument funéraire» pour une jeune fille qui se nommait Véra Ouckama-Knoop, décédée alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans.

Avec Rilke, l'espace de la célébration s'annonce vaste. Il accueille ce qui, dans notre expérience, excède notre capacité d'être présents à nous-mêmes, quand plaisir ou douleur nous mettent à l'épreuve. Notre capacité d'être là, accablés par la douleur, se lamente et dit c'est trop! Notre capacité

d'être là, emportés par l'allégresse, déclare avec ravissement que c'est trop! Dans les deux cas, c'est un même aveu qui confirme le ténu de notre présence au monde.

Quand c'est «trop», pourrait-on dire en s'inspirant de la portée que Jean-Luc Nancy (2005) donne à ce mot, nous sommes confrontés à ce que notre présence ne peut habiter parce qu'il s'agit non pas d'un lieu mais d'une limite, d'une ligne de partage entre un intérieur qui est trop et un extérieur qui n'est rien. Nous savons fort bien qu'il nous arrive d'excéder en quelque sorte les limites de notre présence au monde grâce à des sauts qualitatifs que nous nommons orgasmes, art, extases. Nous sommes alors puissamment délogés de ce que nous reconnaissons auparavant comme l'essentiel de nous-mêmes, et qui momentanément ne nous est plus rien.

Cette expérience du trop, nous y sommes aussi convoqués lorsque la mort nous ravit quelqu'un. La plupart du temps, des funérailles seront célébrées. Notre présence sera prévue; nous prendrons la place qu'on nous assignera parmi les autres. Délogés du quotidien que nous savons si bien aménager pour tenir au chaud notre petite personne, nous nous réunirons ensemble pour pleurer ou pour regarder pleurer. À la fois tous ensemble et dans le secret de notre cœur – doublement présents donc – nous allons refaire le même constat: la mort a fait son œuvre, c'est toujours comme ça, ce sera toujours comme ça... et c'est trop!

NOTRE EXPÉRIENCE DE LA LAMENTATION: UN APPRENTISSAGE

Quand la mort gagne, qu'elle frappe au plus près ou à distance confortable, c'est une lamentation qui monte de nous, timide ou déferlante, souterraine ou articulée. Nous nous rassemblons autour de ce qui nous reste: une dépouille. Nous sommes là parce que nous sommes d'accord pour reprendre un rite de célébration dont nous avons hérité à l'intérieur

d'une tradition religieuse ou culturelle, ou parce qu'il faut bien improviser un cérémonial malgré le désarroi, ou encore parce que nous avons décidé de créer un rituel qui sera bien à nous, avec nos gestes, nos mots, nos images. Les trois scénarios se rencontrent couramment de nos jours et nous ne savons plus à l'avance auquel nous serons conviés.

Dans l'espace que lui ouvre la célébration, la lamentation peut encore apprendre dit Rilke. Apprendre quoi? Le témoignage de Patricia Saint-Cyr, présenté à la rubrique Point de vue, nous met sur la piste. Selon elle, c'est l'irruption de la nouveauté que nous sommes invités à célébrer en nous appuyant sur un rituel: «À tort, on reproche aux rites d'être des coutumes routinières, alors qu'ils ont été inventés pour célébrer la nouveauté de chaque événement.» Dans le vertige de ce moment précis qui s'ouvre pour moi et pour moi seul-e dans l'espace virtuel qu'est la célébration, je suis convoqué-e à l'inédit.

Être mortel nous oblige à célébrer l'inédit. La mort ne serait pas la répétition du toujours pareil; elle serait plutôt la confirmation que la vie qui est nôtre ne nous est précieuse que parce qu'elle est ouverte au sans cesse nouveau. Les cérémonies que la mort inspire seraient là pour qu'émerge une réalité neuve. Raymond Lemieux avait déjà signalé, dans un texte antérieur à celui qu'il présente ici dans nos pages, que c'est un travail pour s'ouvrir à du neuf qui mobilise le groupe autour de ses disparus: «La disposition du cadavre est bien ainsi un lieu privilégié de production sociale, c'est-à-dire d'un travail capable d'insérer dans la vie sociale quelque chose de neuf, de la signification» (1982, p. 42).

La musique et la poésie, la grande musique et les grands textes, sont aussi des véhicules pour l'avènement d'un inédit porteur de sens, et c'est peut-être pour cette raison que les rites font généralement appel à eux, sur la place publique ou dans les lieux de culte. «On entend ou on dit toujours un poème comme si c'était la première fois [...] Un poème est un texte dont la nouveauté augmente paradoxalement à chaque répétition» (Mélançon, p. 83). Il en est de même lorsqu'un musicien interprète une œuvre en concert, que ce soit à la Place des Arts ou au Centre Bell. On peut citer à cet égard le groupe U2, un exemple contemporain où musique et célébration de masse se rejoignent de façon spectaculaire. Il faudrait pouvoir entendre au lieu de les lire ces quelques vers de *Original Of The Species*: «*You are the first one of your kind. And you feel like no-one before*», que chante Bono. Sans barrière de langue grâce à la musique, dans l'exaltation du rassemblement, chacune des 20 331 personnes¹ qui

célèbrent le plaisir d'être ensemble avec U2 se reconnaît dans cette description d'un inédit, en un moment qui se prête à la fois au très intime et à un éclatement en public. Lors de ses récents spectacles, Bono, dont le père est décédé il n'y a pas longtemps, a d'ailleurs choisi de parler de lui à son auditoire, de faire connaître avec affection des détails de leurs deux vies entremêlées², avant de chanter – lamentation du troubadour, peut-être – les vers composés pour lui rendre hommage.



Diane Laflamme, Crâne de sucre.

Si Rilke a raison de dire que la lamentation apprend, c'est à cet apprentissage d'un travail sur le sens qu'elle est convoquée quand la mort passe... et emporte la mise à chaque coup. Autour du corps déserté par la vie, un nouveau signifiant «prend corps», nous dit Lemieux, poursuivant son observation des pratiques sociales, du «travail» qui rassemble le groupe autour de la dépouille d'un des siens:

Une certaine réalité y prend corps, y trouvant à la fois ses conditions élémentaires de possibilité (un corpus de signifiants propres), un univers symbolique (des discours, ou ensemble d'énoncés reconnus) et l'inscription dans un environnement (un repérage historique). Du travail sémiotique au travail sémantique, il y a là intégration d'un réseau relationnel spécifique où peut être reconnu, dans une structure nouvelle de production de signification, un certain jeu des attentes et des désirs. Les subjectivités peuvent prendre place, comme performances particulières, à l'intérieur d'un réseau de places identifiables et contrôlées. (1982, p. 42-43)

Ouvrir un espace de célébration, ce sera s'engager dans un dur labeur. Un labeur périlleux même, quand il doit se faire en présence d'un corps devenu cadavre. Comment le sens réussira-t-il à prendre corps, à avoir lieu, lorsque nos yeux sont rivés sur l'inadmissible d'autres yeux qui ne s'ouvrent plus, nos oreilles débordées par les lamentations des proches, notre cœur retourné parce que toute proximité est devenue impossible ?

NOTRE EXPÉRIENCE DE LA NOSTALGIE: UN AVEU

Qu'y aurait-il donc à avouer ? Que nous avons le cœur trop fragile pour apprendre, encore et encore, à même nos lamentations ? Patricia Saint-Cyr trouve les mots pour le dire, tout simplement : « Tout est dans le cœur de celui ou celle qui célèbre. »

Le travail d'appropriation du sens s'avoue chancelant : oscillant entre des pratiques obligées, dont le formalisme peut s'avérer rassurant, et des créations intempestives qui usurpent le nom de rites. Ressentir sa peine dans l'espace privé du cœur et simultanément se mettre au travail avec d'autres pour donner une voix au désarroi dans lequel nous plonge l'irruption du radicalement nouveau qu'est la mort pousse à ses limites notre capacité de faire sens. C'est trop... mais nous essayons de le faire. Certes, il y aura des ratés ; il faudra bien se les avouer. Être mortel ouvre à un inédit qui dépasse l'entendement. Comment ne pas reculer devant cette imminence plus grande que nature ? Les grandes traditions de prière en parlent comme l'imminence d'une grâce. Mais savoir prier est déjà en soi une grâce, et ceux qui en exhibent fièrement la pratique au lieu de s'en avouer des apprentis en viennent à côtoyer de plus près la lamentation que la joie.

NOTRE EXPÉRIENCE DE L'ALLÉGRESSE: UN SAVOIR

L'allégresse sait, dit Rilke, mais que pourrait-elle donc savoir ? Et comment aurait-elle sa place quand il s'agit, hélas, de célébrer la mort ? N'est-ce pas plutôt la lamentation qui sait, qui fait comme si son pénible apprentissage auprès du cadavre, que Rilke invite à un « encore » inlassablement recommencé, avait plutôt la valeur d'un savoir définitif sur la mort ?

La mort exige d'ailleurs que des écritures se fassent selon les règles du savoir, entre autres dans les actes notariés, les dossiers du centre hospitalier, les déclarations officielles relatives à la disposition des biens et... sur la pierre tombale. Enfin, voilà un savoir que nous pouvons contrôler, un travail significatif à faire sur le papier plutôt que sur le cœur !

Le mot « Hélas ! » s'associe dans ma mémoire à un registre de langage réservé aux lettrés. C'est à d'autres, le plus souvent à des « préposés aux bénéficiaires », que reviennent les petits gestes de la vie quotidienne, relégués à l'obscurité de ce qui ne se dit pas, de ce qui ne s'écrit nulle part parce que ce n'est pas de l'ordre du savoir. À notre époque, il n'y a plus de lettrés, me direz-vous ; nous sommes tous des professionnels. Lettrés, professionnels ou autres nous nous découvrirons probablement ignorants quand il faudra poser tous ces petits gestes, auxquels il faut consentir avec le cœur, quand la mort est passée dans la maison, qu'il faut laver une dépouille, qu'il faut changer les draps, vider la garde-robe, regarder une chaise vide autour de la table, ou simplement ranger la marchette qui avait fait sa place parmi les meubles du salon. Revenir à la maison, à l'appartement, dans la chambre... revenir à ce qui n'est plus habité, il n'y a pas de quoi célébrer ! Je me souviens de la lumière crue des images

du film de Robert Lepage, *La face cachée de la lune*, et du vide dans lequel s'engouffraient les cantiques de Noël que l'on faisait chanter aux résidents dans la salle commune, pendant que la caméra accompagnait le fils, venu là pour récupérer un meuble dans la chambre de sa mère au foyer pour personnes âgées où elle vivait avant son décès. Hélas, pour plusieurs d'entre nous, c'est ce qui nous attend !

Quel contraste entre ce mot « Hélas ! » et le savoir qui m'est inconnu et qui a inspiré le choix des couleurs gaies : rose, vert, jaune, pour décorer de fleurs et d'arabesques le crâne de sucre qui porte mon nom et qui est parti du Mexique pour arriver jusqu'à moi, tellement plus au nord. Porteuse de ce savoir, la mère de l'une de mes étudiantes d'origine mexicaine a accepté de m'y associer malgré la distance, alors qu'elle préparait comme chaque année un autel des morts pour la fête du 2 novembre. Je ne connais pas le visage de la femme qui a si joliment travaillé cet objet, avec des larmes qui ne peuvent pas faire de mal puisqu'elles sont faites de glaçage blanc, finement ciselé. Elle y a mis mon nom parce que sa fille lui avait parlé de moi... et voilà que je me sens un peu de la famille quand je le regarde ! J'ai le goût de célébrer avec celles et ceux qui savent l'allégresse de la vie qui gagne à tout coup, de génération en génération.

Peut-être existe-t-elle vraiment cette grande famille humaine que le savoir des lettrés avait pour vocation d'alimenter partout sur la planète, bien avant l'invention d'Internet. Cette fragile famille humaine, c'est en elle que se trouve, ultimement, notre seule raison de vivre notre toute petite vie dans l'allégresse d'une grande célébration !

Bibliographie

LEMIEUX, Raymond (1982). « Pratique de la mort et production sociale », *Anthropologie et sociétés. Vieillir et mourir, repères et repaires*, vol. 6, n° 3, Québec, Département d'anthropologie de l'Université Laval, p. 25-44.

MÉLANÇON, Robert (2001). *Poésie et politique. Mélanges offerts en hommage à Michel van Schendel*, Montréal, L'Hexagone, p. 83.

NANCY, Jean-Luc (2005). « Trop. L'art – désir de l'inconditionné », conférence donnée le 24 novembre à la Bibliothèque Nationale du Québec.

RILKE, Rainer Maria (1992, 1943). *Les sonnets à Orphée*, Première partie, VIII, Paris, Flammarion, p. 165.

Notes

1. Selon le journal *La Presse*, Montréal, auditoire présent lors du concert *Vertigo Tour* donné par U2 au Centre Bell le samedi 26 novembre 2005.
2. La chanson composée par Bono pour rendre hommage à son père après son décès s'intitule : *Sometimes You Can't Make It On Your Own*.